

# Un prix littéraire sur l'exil

**Parce que l'immigration est aujourd'hui au cœur de la société et de beaucoup de romans, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a créé, cette année, le « Prix littéraire de la porte Dorée ». Une invitation à la découverte de l'Autre... et de soi.**

Elisabeth LESNE, coordinatrice du « Prix littéraire de la porte Dorée »

**L**e « prix de la porte Dorée », en partenariat avec *Le Magazine littéraire*, récompense <sup>(1)</sup> un récit écrit en français ayant pour thème l'exil. Il doit son nom au palais de la porte Dorée, où est installée la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI). C'est aussi un hommage à la *Golden Door*, le symbole des migrants voguant vers l'Amérique.

L'idée de créer un prix est venue tout naturellement après l'édition, par la Cité, de *Nouvelles Odyssées* <sup>(2)</sup>, un recueil d'extraits littéraires racontant l'immigration. Conçu comme un accompagnement de l'exposition permanente « Repères » et de ses différentes étapes <sup>(3)</sup>, ce recueil montre combien l'exil, qu'il soit volontaire ou imposé, intime, économique ou politique, marque la littérature. Parmi les cinquante écrivains cités dans ce livre, une bonne quarantaine sont eux-mêmes émigrés ou enfants d'émigrés (Vassilis Alexakis, Carlos Batista, François Cheng, Abdelkader Djemaï, François Cavanna...), et si certains écrivent dans la langue de leur pays d'origine (Jake Lamar, Andrés Trapiello, Nina Berberova...), la plupart ont adopté le français (Bernardo Toro, Eduardo Manet, Milan Kundera, Andreï Makine...). Or le français écrit par un écrivain dont ce n'est pas la langue maternelle se nourrit et s'enrichit du rythme et des images qui viennent de cette langue de l'enfance, comme aime le



Alice Zeniter,  
première lauréate  
du Prix.

© DAVID IGNASZEWSKI-KOBOY

(1) Le ou la lauréat(e) est récompensé(e) d'une somme de 4 000 euros.

(2) Laure Barbizet-Namer (dir.), *Nouvelles Odyssées. 50 auteurs racontent l'immigration*, éd. CNHI, 2009.

(3) *Emigrer : les raisons du départ ; passage de la frontière ; premiers jours - France hostile, terre d'accueil - Vivre en France - Ici et là-bas - Religions - Langues et cultures.*

(4) Mohamed Kacimi, auteur de romans, d'essais et de pièces de théâtre, Mehdi Charef, écrivain et cinéaste, Arlette Farge, historienne, Mehdi Lallahoui, écrivain et cinéaste, Florence Lorrain, libraire, Alain Mabanckou, écrivain, Valérie Marin La Meslée, critique littéraire, Léonora Miano, écrivain, Jacques Toubon, président du conseil d'orientation de la CNHI, et Henriette Walter, linguiste.

(5) Ouvrage collectif sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud, Gallimard, 2010, qui fait suite au manifeste *Pour une littérature-monde en français*, Gallimard, 2007.

souligner Eduardo Manet. « *Nous baignons dans deux fleuves. Ces deux courants ne sont pas contradictoires mais nous enrichissent* », précise Tahar Ben Jelloun.

Face à l'intérêt littéraire, culturel et humain de ces œuvres pour comprendre de l'intérieur, et non à coups de statistiques, de quotas et de faits divers, l'expérience de l'exil et de l'immigration, l'évidence s'est imposée : il fallait que la Cité crée son prix !

La mission de la médiathèque de la Cité était de réunir et d'offrir au public tout ce qui concerne l'histoire, la mémoire et les cultures de l'immigration en France du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours – revues, essais, récits, romans, films, documents iconographiques et sonores. Restait à faire un choix dans la production romanesque de l'année éditoriale 2009-2010. Cela aurait été difficile sans le comité de lecture, qui a accompagné la constitution du fonds

littérature de la médiathèque Abdelmalek Sayad.

Composé de documentalistes, d'historiens, d'enseignants, de journalistes et de membres de la Cité, ce comité s'est attelé à la tâche avec enthousiasme. Plus de soixante romans et récits ont été lus, analysés, commentés, défendus ou exclus au cours de cinq séances passionnées, car les avis étaient loin d'être convergents. L'objectif était de sélectionner une dizaine de titres avant le 8 mars, et d'en remettre la liste à un jury pour la sélection finale du lauréat (voir encadré).

## Un roman « coup de poing »

Le jury <sup>(4)</sup> s'est réuni deux fois avant d'élire Alice Zeniter première lauréate du prix de la porte Dorée, pour son roman *Jusque dans nos bras*.

« *Au fil des séances, un roman s'est imposé par son culot et son audace. Un livre écrit comme un coup de poing* », a déclaré Mohamed Kacimi, le président du jury, lors de la remise du prix le 12 juin à la Cité. Pendant les délibérations, d'autres membres du jury ont apprécié « *l'éloge de la justice et du devoir de protestation* », ainsi que « *la joie, l'élan, la légèreté* », qui se dégagent du deuxième roman de cette jeune femme.

D'où vient donc cette impression de fraîcheur ? D'abord du style, du rythme étonnant de tonus, porté par une énergie et une verve évoquant les meilleurs groupes de rap. La preuve qu'on peut échapper au formatage des grandes écoles : Alice Zeniter est normalienne... Ensuite, parce que du haut de ses 23 ans, l'auteur porte un regard ironique sur les excès parfois un peu ridicules de l'adolescence, en faisant le portrait de sa génération. Elle va même – et c'est bien vu – jusqu'à

faire de l'immigration « *un sujet de trip pour les adolescents qui ont envie de revendiquer et de se revendiquer* », déclarait-elle, le 13 juin, à Afrik.com. Explications : son héroïne porte le même prénom qu'elle et, comme elle, est moitié algérienne par son père, moitié française par sa mère. Depuis l'époque du bac à sable où elle s'est fait traiter de « *bougnoule* », elle écrit « *la grande histoire du racisme* » et surtout elle est en quête de son « *algéritude* », en ayant conscience d'être parfois à la limite de l'imposture dans sa revendication de racines. Son mariage blanc avec son copain d'enfance Mad, un Malien qui n'en peut plus de subir des tracasseries administratives à chaque fois qu'il doit renouveler ses papiers, lui permet certes d'aider son ami, d'être fidèle à ses engagements, mais, précise l'auteur, « *l'engagement n'est jamais désintéressé. Il y a une sorte de conquête de son africanité dans la démarche d'Alice* ».

Une situation qui rappelle ce que Michel Le Bris décrit dans *Je est un autre. Pour une identité monde*<sup>(5)</sup> : « *Chacun, de plus en plus au carrefour d'identités multiples, ne se retrouvera-t-il pas mis en demeure d'avoir à inventer un "récit personnel" articulant pour lui, en une forme cohérente, cette multiplicité ? [...] Qu'est en effet le roman, sinon création de mondes, entrecroisements de voix multiples, remise en cause, dans son mouvement même, des certitudes de l'identité ?* »

Le jury a été séduit par ce roman fougueux, qui échappe au pathos et aux bons sentiments, sous ses airs de bluette juvénile gentiment contestataire.

Nostalgie, bricolages identitaires, espoirs et courage, invitation au voyage, tous les romans ayant pour thème l'immigration nous ouvrent des horizons, nous révèlent la condition d'exilé dans son intimité et enrichissent la littérature. Ce qui donne tout son sens au prix littéraire de la porte Dorée. ●

## La sélection du comité de lecture

**Daniel Daeninckx et Alain Blottière**, dans des romans de styles très différents, ont tous les deux fait revivre des résistants FTP-MOI du groupe Manouchian, exécutés le 21 février 1944. Le premier, dans *Missak*, sous la forme d'une enquête journalistique commandée en 1955 par le Parti communiste, s'est attaché à l'arménien Missak Manouchian. Le second, dans *Le Tombeau de Tommy*, a fait revivre le juif hongrois Thomas Elek, en racontant le tournage d'un film consacré à sa courte vie et la manière trouble dont l'adolescent, choisi pour l'incarner, va s'identifier à son personnage. Un beau texte qui s'interroge sur les liens entre la fiction et le réel, sur la construction cinématographique et l'identification qu'elle produit. Et dans ces deux romans, un rappel salutaire. Comme le dit Alain Blottière : « *A cette date (novembre 1943), et déjà depuis longtemps, il n'y avait plus guère que ces prodigieux métèques pour oser défier les Allemands en plein Paris.* »

Si **Kéthévane Davridrewy et Vanessa Schneider** ont une approche plus intime, puisqu'elle passe par l'histoire de leurs grands-mères, l'une est géorgienne (*La Mer noire*), l'autre roumaine (*Tâche de ne pas devenir folle*), c'est pourtant tout le XX<sup>e</sup> siècle qui est revisité à travers ces récits de vies tumultueuses. Et il est intéressant de voir quelles

traces laisse le pays natal des grands-parents, deux générations plus tard. Un sujet qui peut toucher bien des lecteurs, quand on sait qu'au moins 25 % des Français ont des ascendants d'origine étrangère.

Le rapprochement entre **Antoine Audouard et Alice Zeniter** tient en ce que ces deux écrivains nous parlent tous les deux de racisme. Audouard, dans *L'Arabe*, décrit, dans un texte oppressant et d'une grande force, les réactions que provoque l'arrivée d'un émigré algérien dans un village du sud de la France. Il plonge dans la fange des préjugés et de la bêtise en adoptant une écriture qui mêle oralité et classicisme, vulgarité et élégance. Tout autre est le ton d'Alice Zeniter (lauréate 2010) dans *Jusque dans nos bras*, qui raconte avec malice un mariage blanc entre deux copains d'enfance, Alice et Mad. La situation du personnage de Wilfried N'Sondé dans *Le Silence des esprits* est beaucoup plus critique que celle de Mad : Clovis Nzila est un clandestin au bout du rouleau, quand il rencontre une aide-soignante dans un train de banlieue ; les plus belles pages concernent son passé d'enfant-soldat en Afrique.

Quant à **David Boratav et Fawaz Hussain**, leurs narrateurs ont perdu leur père et c'est pour eux l'occasion de retourner dans leur pays natal, le premier en Turquie, le second en Syrie, et

de s'interroger sur les multiples facettes de l'identité, sur « l'autre langue », aussi. *Murmures à Beyoglu* de Boratav est un premier roman complexe et intense, qui nous entraîne à Istanbul, où le narrateur va retrouver le sommeil et l'accès à ses rêves, après bien des détours. *En direction du vent* de Hussain est une ballade touchante dans le Paris des déshérités et des émigrés solitaires, alors que le narrateur traverse une période d'hallucinations à la Suleiman, le réalisateur palestinien. Ce n'est qu'après être allé se recueillir sur la tombe de son père en Syrie qu'il se sentira plus serein dans l'exil qu'il a choisi.

Quant à **Kim Thuy**, son récit, *Ru*, est le plus autobiographique. Cette Vietnamiennne émigrée évoque, à travers de courts textes comme autant d'éclats de mémoire, et sans souci de chronologie, son départ du Vietnam en 1968 avec sa famille alors qu'elle n'avait que 10 ans, le camp de réfugiés en Malaisie, la découverte d'un autre monde, le Québec et, beaucoup plus tard, le retour, ponctuel, dans son pays natal. Une introspection pleine de sinuosités et d'optimisme, qui mêle histoire intime et expérience collective.

*Pour suivre l'actualité du Prix du prix littéraire de la porte Dorée : [www.histoire-immigration.fr/](http://www.histoire-immigration.fr/).*